

75431
KOMMUNALE
BIBLIOTHEK

9185
C22

LANTARA,

O U

LE PEINTRE AU CABARET;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. Y. BARRÉ, L. PICARD, J. RADET,
ET F. DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉ, *pour la première fois, à Paris;*
sur le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le Lundi,
2 Octobre 1809.

TROISIÈME ÉDITION.

PRIX 1 fr. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,
boul. vard Saint-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de
Lancry.

~~~~~  
DELAGUETTE, Imprimeur, rue Saint-Merry, n°. 22.

~~~~~  
1818.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LANTARA , peintre.
JACOB , marchand de tableaux.
BELLETÈTE , modèle.
FRIBOURG , suisse.
VICTOR , fils de Jacob.
THERÈSE , fille de Lantara.
Mad. FRIBOURG.

Quatre Marchands de tableaux.

FRANÇOIS, garçon marchand de vin. (Personnage muet.)

M. Joly.
M. Chapelle.
M. Hypolite.
M. Saint-Léger.
M. Guénée.
Mlle. Desmares.
Mad. Hervey.
M. Etienne.
M. Thériot.
M. Carle.
M. Justin.

La scène est à Paris, au Jardin du Roi.

Le Théâtre représente l'entrée du Jardin des Plantes. A la gauche du spectateur, on voit une tente adossée à l'un des côtés du logement du suisse, petite maison d'un étage, et dont la porte est sur le retour. A la droite s'élèvent des arbres qui désignent une partie du jardin, auquel on arrive par une grille à deux battans, et placée au fond de la scène qui, dans toute sa largeur, est terminée par un bâtiment représentant la Pitié. La tente est garnie de deux ou trois petites tables, d'un jeu de tonneau, et de quelques chaises de paille.

LANTARA,

O U

LE PEINTRE AU CABARET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. FRIBOURG, *seule.*

Ah! Jesus Maria! il ne fait pas trop beau aujourd'hui; il viendra pas beaucoup de monde à notre Jardin du Roi. C'est un chose bien singulière que la destinée! je viens de Berne à Paris avec ma père qui était tambour dans les Gardes-Suissés. Je deviens l'amoureuse de M. Fribourg, il me demande à ma père, et voilà que M. la colonel il nous permet la mariage pour nous établir traiteurs à la grille du Jardin du Roi. Choli établissement! nous faisons bien nos affaires, et je m'amuse beaucoup de voir les jeunes messieurs et les jolies madames qui se promènent pour les rendez-vous, sous les arbres quand il fait beau, dans nos cabinets quand il pleut.

Air du vaud. de Catinat.

Cà fait que je voyais chez nous
Souvent société nombreuse;
Et de plus j'avais un époux
Qui me rend beaucoup bien heureuse;
Aussi je me plaindre jamais;
A mon Fribourg je rends justice;
Il est galant comme un Français,
Il est amoureux comme un Suissé.

Ah! voilà la cholie petite fille avec son porte-feuille, qui vient dessiner les fleurs. Le cheure homme qui vient pour étudier la potanique, il ne tardera pas à paraître; elle regarde s'il est déjà arrivé, pas encore, pas encore, mam-selle.

SCÈNE II.

Mad. FRIBOURG, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah !

M^{me}. FRIBOURG.

Eh ! bien ? vous avez peur, ma petite ; rassurez-vous, je suis une bonne femme. Venez un peu causer avec moi, en l'attendant.

THÉRÈSE.

Mais, je n'attends personne, madame Fribourg.

M^{me}. FRIBOURG.

Et moi aussi, je n'attends personne, autrefois ; mais M. Fribourg il venait toujours. Jusqu'ici je vous avais jamais parlé, mais il y a long-temps que je vous avais remarquée, et que vous m'intéressez tous les deux.

THÉRÈSE.

Tous les deux !

M^{me}. FRIBOURG.

Oui, vous et le choli garçon....

THÉRÈSE.

Mais, madame...

M^{me}. FRIBOURG.Air : *Ça n' se peut pas.*

Je ne sais pas comme il se nomme.

THÉRÈSE.

Madame, il se nomme Victor.

M^{me}. FRIBOURG.

La figure de cet jeune homme ..

THÉRÈSE.

Ah ! son cœur est bien mieux encor.

M^{me}. FRIBOURG.

Soyez franche, Victor vous aime.

THÉRÈSE.

Il m'le le dit, et je le crois.

M^{me}. FRIBOURG.

Et vous l'aimez aussi de même ?

THÉRÈSE.

Mais je le crois...

M^{me}. FRIBOURG.

Moi, je le vois.

T H É R È S E , *apercevant Victor.*

Ah ! madame, le voilà.

M^{me}. F R I B O U R G .

Eh ! bien, tant mieux. Venez, venez, monsieur cheune homme.

SCÈNE III.

Les Mêmes, VICTOR.

V I C T O R .

Vous avez quelque chose à me dire, madame Fribourg ?

M^{me}. F R I B O U R G , *à Thérèse.*

Votre nom, s'il vous plaît ?

T H É R È S E .

Thérèse, madame.

M^{me}. F R I B O U R G , *à Victor.*

Mamselle Thérèse aussi, elle a quelque chose à vous dire.

T H É R È S E .

Ah ! monsieur Victor ; c'est une dame bien obligeante que madame Fribourg !

M^{me}. F R I B O U R G .

Ah ça, voyons, mes chers enfans : vous vous aimez, c'est convenu, et c'est bien naturel, car je vous crois faits l'un pour l'autre ; vos vœux sont honnêtes, j'en suis sûre ; mais quand on se donne tous les matins des rendez-vous au Jardin du Roi, c'est qu'on ne peut pas se voir ailleurs.

V I C T O R .

Madame....

M^{me}. F R I B O U R G .

Air du ballet des Pierrots.

Confiez-moi tout le mystère,
Est-ce le bien ? est-ce un tuteur ?
Est-ce un rival ? est-ce une mère
Qui traverse votre bonheur ?
Une amie obligeante et tendre
Autrefois servit mon amour ;
Les bons soins qu'elle m'a su rendre,
Je veux vous les rendre à mon tour.

T H É R È S E .

Eh ! bien, madame, puisque vous avez la bonté de prendre intérêt à nous.....

M^{me}. F R I B O U R G .

Un grand intérêt, et d'abord, vous allez me dire qui vous êtes.

T H É R È S E .

Madame , je suis fille d'un peintre.

V I C T O R .

Je suis fils d'un marchand de tableaux.

M^{me}. F R I B O U R G .

C'est bien ; voilà deux états qui se conviennent.

T H É R È S E .

Mon père n'a pas de fortune.

V I C T O R .

Le mien est riche.

M^{me}. F R I B O U R G .

C'est chaste encore pour les deux états.

T H É R È S E .

Mon père dépense tout ce qu'il gagne.

V I C T O R .

Le mien est économe , et même....

M^{me}. F R I B O U R G .

Un peu vilain. Touchours chuste ; les arts et la trafic.

V I C T O R .

Je n'ose avouer mon amour à mon père.

T H É R È S E .

Le mien a surpris mon secret.

V I C T O R .

Comment !... (*On entend Fribourg qui appelle.*)

F R I B O U R G .

Madame Fribourg....

M^{me}. F R I B O U R G .

C'est mon mari qui m'appelle ; comme c'est désagréable ! j'allais tout savoir ; mais je ne veux pas le faire attendre , nous nous reverrons , et si je peux vous être utile..

(*On appelle encore.*)

F R I B O U R G .

Madame Fribourg....

M^{me}. F R I B O U R G .

Eh ! mon dieu , M. Fribourg , me voilà ; j'y suis tout à l'heure. (*Elle sort.*)

S C È N E I V .

V I C T O R , T H É R È S E .

V I C T O R .

Ma chère Thérèse , comment votre père a-t-il pu découvrir ?

T H É R È S E.

Par un grand malheur.

V I C T O R.

Un malheur!

DUO de M. Doche.

T H É R È S E.

Hier au soir, au déclin du jour,
Je lisais la lettre chérie,
Qui m'apprend que toute la vie
Vous aurez pour moi de l'amour.

V I C T O R.

Oui, Thérèse, toute la vie
J'aurai pour vous le même amour.

T H É R È S E.

Mon père arrive à l'improviste;
Il saisit la lettre... Il la lit...
« Eh! quoi, la fille d'un artiste
» Recevoir un pareil écrit?
» Un billet d'amour! quelle audace!
» Fille indigne, retirez-vous. »
Quel est le sort qui nous menace?
J'ai voulu lui parler de vous,
J'ai vu redoubler son courroux.

V I C T O R.

Quoi! mon nom l'a mis en courroux!

T H É R È S E.

Hélas! quel parti va-t-il prendre?

V I C T O R.

À quoi devons-nous nous attendre?

T H É R È S E.

Mon père est bon, il cédera.
Mais le vôtre...

V I C T O R.

Il s'attendrira,

T H É R È S E.

Ah! je crains bien...

V I C T O R.

Et moi, j'espère;

Où, quand il vous verra, ma chère,
Tout en vous l'intéressera;
Mais dùt la fortune ennemie
Nous être contraire en ce jour,
Ma Thérèse, toute la vie,
J'aurai pour vous le même amour.

T H É R È S E.

Mon cher Victor, toute la vie,
J'aurai pour vous le même amour.

E N S E M B L E.

Mon cher Victor, etc.

Ma Thérèse, etc.

LANTARA, *dans la coulisse.*
Hé, garçon, la maison.

THÉRÈSE.
Oh ciel ! c'est la voix de mon père.

VICTOR.
M. Lantara ! par quel hasard....

LANTARA, *dans la coulisse.*
Est-ce qu'il n'y a personne ici ?

THÉRÈSE.
S'il me voit avec vous, je suis perdue ; séparons-nous,
je vais à mon ouvrage.

VICTOR.
Moi, au mien. Nous tâcherons de nous retrouver.
(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCÈNE V.

LANTARA, FRIBOURG.

LANTARA, *en entrant.*

Garçon !

FRIBOURG.
Comment, monsieur, c'est vous qui faites toute ce bruit,
toute ce tapage ?

La carte.

LANTARA.
FRIBOURG.
Je croyais, en vérité, que c'était au moins trois ou quatre
monsquetaires.

La carte.

LANTARA.
FRIBOURG.
La carte, la carte... il a bien une tournure à demander la
carte, celui-là... la carte il n'est pas fait, monsieur.

Eh bien ; qu'avez-vous à me donner à déjeuner ?

FRIBOURG.
Tout ce qu'il vous plaira : un morceau de fromage, un
petit cervelas, un charet de veau, vous n'avez rien qu'à
dire.

LANTARA.
Un jaret de veau ! fi donc. Pigeons à la crapaudine, côte-
lettes en papillote, rognons au vin de Champagne, vin de
Beaune pour l'ordinaire, et puis nous verrons.

FRIBOURG.

Ah ! mon dieu ! ma femme.

LANTARA, *en s'asseyant.*

Malheureux Lantara ! quand je me souviens que je suis père... Du vin avant tout.

FRIBOURG.

Un moment, monsieur.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, Mad. FRIBOURG.

M^{me}. FRIBOURG.

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

FRIBOURG.

Vois-tu cet homme ?

M^{me}. FRIBOURG.

Eh bien ?

FRIBOURG.

Il demande un grand déjeuner.

M^{me}. FRIBOURG.

Tant mieux.

FRIBOURG.

Je suis fort dans l'inquiétude.

M^{me}. FRIBOURG.

Pourquoi ?

FRIBOURG.

Regarde sa mine et comme il est vêtu.

M^{me}. FRIBOURG.*Air du vaud. des Amans sans amour.*

Il n'a pas trop bonne figure ;

Ainsi que vous, je l'ai jugé :

Et je conviens qu'en sa parure

Il est beaucoup bien négligé,

Mais voulcz-vous que je vous dise ?

C'est tant mieux pour notre intérêt :

Ce qu'un buveur épargne sur sa mise,

Il le dépense au cabaret.

FRIBOURG.

C'est vrai ça. Ma femme, elle a de l'esprit comme un diable.

LANTARA.

Il viendra, et quoique marchand de tableaux, il sera sensible... oui, il sera sensible à la tendresse de nos en-

sans ; mais s'il ne l'était pas... si son cœur endurci... Du vin et deux couverts.

M^{me}. FRIBOURG.

Tu vois bien, ils seront deux.

FRIBOURG.

Ah ! monsieur ne déjeûne pas seul ?

LANTARA.

Non, mes bons amis... (*Les prenant chacun par une main.*)

Air : *Mon père était pot*

Songez que celui que j'attends

Aime la bonne chère ;

C'est un de nos premiers gourmands ,

Essayez de lui plaire.

Pour qu'il soit content ,

Que votre talent

Aujourd'hui se signale ,

Servez-nous donc bien ,

Et n'épargnez rien.

Car c'est moi qui régale.

FRIBOURG.

Ah, c'est monsieur qui payera la dépense ! tiaple !

M^{me}. FRIBOURG.

Tais-toi donc, mon ami, il m'intéresse ce brave homme. Dans l'instant, monsieur, vous allez être servi. (*Elle sort.*)

FRIBOURG.

Mad. Fribourg, elle ne se défera jamais du trop d'excès de son bon cœur. Allons. (*Il va pour sortir.*)

LANTARA.

Voilà la personne que j'attends.

FRIBOURG.

Ah ! à la bonne heure, ça fait un homme comme il faut.

SCÈNE VII.

JACOB, LANTARA.

JACOB.

Bonjour, mon cher Lantara.

FRIBOURG, *en s'en allant.*

Quel dommage que ce ne soit pas celui-là qui ait invité l'autre !

JACOB.

Vous voyez que je suis exact au rendez-vous.

LANTARA.

Je vous en remercie, M. Jacob.

J A C O B.

De quoi s'agit-il ? d'une nouvelle esquisse, d'un nouveau dessin ? et votre grand tableau, quand le finirez-vous ? Vous savez comment je traite, comme je sais apprécier le talent, le vôtre surtout ; je suis le père des artistes.

L A N T A R A.

Père ! souvenez-vous de ce mot-là.

J A C O B.

Vous dites donc ?

L A N T A R A.

Que d'abord nous allons déjeuner.

J A C O B.

Impossible, je suis venu pour parler d'affaires, comme vous me l'avez marqué, mais non pour déjeuner ; j'ai un rendez-vous ici près, sur le boulevard, à l'*Arc-en-Ciel*, avec trois de mes confrères. C'est le petit Ducroc qui nous paie une matelotte sur un marché que nous lui avons laissé.

L A N T A R A.

Voilà qui me contrarie beaucoup.

J A C O B.

Et moi aussi ; mais j'ai le temps de vous entendre : en quoi puis-je vous être utile ?

L A N T A R A.

M. Jacob ! mon ami...

J A C O B.

Ah ! sans doute, je suis votre ami, votre ami véritable ! Quel est le sujet du dessin que vous voulez me vendre ?

L A N T A R A.

Air de la romance de Fodor.

Je viens pour donner, non pour vendre ;
Mais promettez-moi d'accepter.

J A C O B.

Ce qu'on daigne me présenter,
Je suis toujours prêt à le prendre.

L A N T A R A.

A monsieur votre fils je veux
Donner ma fille en mariage.

J A C O B.

Votre fille !

L A N T A R A.

Ce n'est pas mon dernier ouvrage,
Mais c'est ce que j'ai fait de mieux.

J A C O B.

Ah ça , vous plaisantez.

L A N T A R A.

Je parle très-sérieusement ; nos jeunes gens s'aiment.

J A C O B.

Qui vous l'a dit ?

L A N T A R A.

J'ai surpris dans les mains de ma fille , cette lettre de votre fils , qui ne me laisse aucun doute sur leurs sentimens réciproques. Ma fille m'est chère , j'estime votre fils , et je veux bien consentir à leur union.

J A C O B.

Mais moi , je n'y consens pas du tout.

L A N T A R A.

Vous m'étonnez , pourquoi ?

J A C O B.

Pourquoi ? ah ! M. Lantara.

L A N T A R A.

Quoi ?

J A C O B.

C'est qu'à parler franchement , la mésalliance serait un peu forte.

L A N T A R A.

Mésalliance ! monsieur le marchand.

J A C O B.

Ma foi , monsieur le peintre , le mot m'est échappé ; mais il est juste.

L A N T A R A.

Il vous sied bien , petit brocanteur.

J A C O B.

Ne nous fâchons pas , mon cher M. Lantara , je ne sais pas quelle dot vous comptez donner à votre fille ; mais entre nous...

Air du vaudsvelle de Florian.

Votre mise , du haut en bas ,
N'est pas celle de l'opulence.

L A N T A R A.

J'en conviens ; mais n'en parlez pas.
Je vous la dois mon indigence.
L'enfant des arts est généreux ;
Tous les jours le marchand le triche ;
Et je serais un peu moins guêux ,
Si vous étiez un peu moins riche.

J A C O B.

Mais je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de moi, ni vous, ni vos confrères, et je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L A N T A R A.

Cela s'entend de reste.

Air: *Comment goûter quelque repos ?*

Avec très-peu d'argent comptant,
Vous nous achetez nos chef-d'œuvres,
Que par vos adroites manœuvres,
Vous vendez quatre fois autant.

J A C O B.

Monsieur, dans l'état que j'exerce
Il faut cela pour être au pair;
Payer très-peu, vendre très-cher,
C'est-là tout l'esprit du commerce.

L A N T A R A.

Il ose en convenir !

J A C O B.

Vous dois-je quelque chose ?

L A N T A R A.

Oui, tu me dois.

Air: *Voulant, par ses œuvres complètes (Voltaire chez Ninon).*

Je le dis avec amertume,
J'ai donné mes dessins pour rien ;
Tu me reproches mon costume,
Moi, je te reproche le tien :
A ta fastueuse élégance,
J'ai contribué comme un sot ;
Crois-moi, prends ma fille sans dot,
Pour l'acquit de ta conscience.

J A C O B.

Monsieur, ma conscience ne m'a jamais rien reproché.

L A N T A R A.

Ta conscience ne t'a jamais rien dit ?

J A C O B.

Non ; du moins je n'ai rien entendu.

L A N T A R A.

Ah ! tu fais la sourde oreille.

J A C O B.

Voulez-vous me faire l'honneur de venir à l'*Arc-en-Ciel* ?

L A N T A R A.

Non.

J A C O B.

Nous sommes tous marchands de tableaux, vous serez bien-reçu.

LANTARA.

Cruel Jacob ! ton fils... ma fille... l'amour paternel...

JACOB.

Encore !...

LANTARA.

Air : *Ah ! cessez , cessez , mon père.*

Quoi ! sur toi , père insensible,
 La nature est sans pouvoir ;
 Ton âme reste inflexible :
 L'argent seul peut t'émouvoir !

JACOB.

As-tu des dessins à vendre ?

LANTARA.

Esprit trop matériel ,
 A mes vœux daigne te rendre.

JACOB.

Je me rends à l'*Arc-en-ciel.*

LANTARA.

Ah ! j'étais bien fou de croire
 Qu'il penserait comme moi ;
 Va , tu n'es fais que pour boire
 Avec des gens tels que toi.

JACOB.

Va , travaille pour la gloire,
 Et compte toujours sur moi :
 Genre , paysage , histoire ,
 J'achèterai tout de toi.

ENSEMBLE.

Va , tu n'es fait que pour boire , etc.

Genre , paysage , histoire , etc. (*Il sort.*)*(Pendant la scène , on a servi.)*

SCÈNE VIII.

LANTARA , seul.

J'ai pourtant fait la fortune de cet homme-là , et il refuse la main de son fils à ma fille ! et je travaillerais encore pour lui ! jamais ; pas la moindre gouache , pas le plus petit croquis : tu sentiras le tort que peut faire à un marchand la défection d'un artiste outragé.

SCÈNE IX.

LANTARA , FRIBOURG , Mad. FRIBOURG.

M^{me}. FRIBOURG.

Le déjeuner de ces messieurs est servi.

FRIBOURG.

Le monsieur comme il faut est parti.

LANTARA.

Oui.

FRIBOURG.

Ah ! mon dieu, ma femme !

M^{me}. FRIBOURG.

Faut-il ôter un couvert ?

LANTARA.

N'ôtez rien.

M^{me}. FRIBOURG.Ah ! c'est qu'il va revenir (*Fribourg et sa femme sortent*).

LANTARA.

Et me forcer à déjeuner seul.

Air nouveau de M. Deche.

Ah ! que de chagrin dans ma vie !

Combien de tribulations !

Dans mon art, en butte à l'envie,

Trompé dans mes affections !

Viens m'arracher à la misanthropie,

Jas précieux, baume divin !

Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie

~~Les torts affreux du genre humain.~~

Sortons de cet état de douleur.

Même air.

A jeun, je suis trop philosophe,

Le monde me fait peine à voir ;

Je ne rêve que catastrophe,

A mes yeux tout se peint en noir.

Mais quand j'ai bu, tout change de figure,

La riante couleur du vin

Prête son charme à toute la nature,

Et j'aime tout le genre humain.

Par exemple, je n'ai jamais d'appétit quand je suis seul ;
 mais heureusement j'ai toujours soif.

SCÈNE X.

LANTARA, BELLETÈTE.

LANTARA.

Ah ! c'est toi, mon cher Belletète, mon précieux modèle.

BELLETÈTE.

Oui, monsieur Lantara.

LANTARA.

Ah ! mon amon ami, c'est le ciel qui t'envoie.

BELLETÈTE.

Eh non c'est la voisine qui m'a dit que vous alliez au

Jardin du Roi ; j'allais chez vous, suivant vos ordres, poser pour la barbe de *Bélisaire*.

LANTARA.

Eh bien, mon ami, c'est ici que tu vas poser.

BELLE TÊTE.

Ici, monsieur Lantara ?

LANTARA.

Des événemens cruels, inattendus, désolans... Mets-toi là.

BELLE TÊTE.

Vous avez du chagrin ?

LANTARA.

J'en ai beaucoup ; mais ce n'est pas le moment d'y penser, quand nous aurons déjeûné... mets-toi là.

BELLE TÊTE.

Comment, moi, monsieur ?

LANTARA.

Est-ce que tu n'as pas d'appétit ?

BELLE TÊTE.

Au contraire ; mais le modèle avec son peintre !

LANTARA.

Pourquoi pas ? je ne suis pas de ces gens qui parlent de mésalliance, moi.

BELLE TÊTE, *s'asseyant et mangeant.*

M'y voilà, monsieur Lantara.

LANTARA.

Tu es un honnête garçon, qui fais ton métier de modèle chez mes confrères et moi, de la manière la plus distinguée ; j'ai besoin de toi, tu as besoin de moi ; nous sommes faits l'un pour l'autre.

BELLE TÊTE.

Air : L'un est le fils du sentiment.

Que ces artistes ont bon cœur !

LANTARA.

Comme sa tête se colore !

BELLE TÊTE.

Combien vous me faites d'honneur !

LANTARA.

Va, c'est moi même que j'honore.

Je trouve *Bélisaire* en toi,

Pour le dessin que je veux faire :

Eh bien ! quand tu bois avec moi,

Je crois boire avec *Bélisaire*.

B E L L E T Ê T E.

Oui, mais *Bélisaire* étouffe.

L A N T A R A.

Buvons.... Ma fille! fille trop tendre! dangereux jeune homme! père barbare!...

B E L L E T Ê T E.

Comment! est-ce qu'il y a un père?

L A N T A R A.

Oui... non, ce n'est pas un père... Buvons.

Air: *Je suis heureux en tout, mademoiselle.*

Ah! qu'il fait bon sous cet ombrage aimable!

Fraicheur agréable,

Liqueur délectable,

Et point de souci.

Aucun chagrin n'y peut être durable,

On l'envoie au diable

Quand on est à table

Avec un ami.

Tu te sens donc, le matin...

B E L L E T Ê T E.

Faim.

L A N T A R A.

Et tu trouves ces pigeons?

B E L L E T Ê T E.

Bons.

L A N T A R A.

Allons, un verre de vin.

B E L L E T Ê T E.

Plein.

L A N T A R A.

Chez ce traiteur on est bien.

B E L L E T Ê T E.

Bien.

L A N T A R A.

Et mais nous n'avons plus rien.

B E L L E T Ê T E.

Rien.

E N S E M B L E.

C'est vrai, nous n'avons plus rien.

Mais qu'il fait bon sous cet ombrage aimable,

Fraicheur agréable, etc.

B E L L E T Ê T E.

Demandons le dessert.

L A N T A R A.

Le dessert? mais je n'ai pas déjeuné.

B E L L E T Ê T E.

Comment, est-ce que j'aurais tout mangé moi-même!

LANTARA.

C'est probable.

BELLETÊTE.

Eh bien, mangeons autre chose.

LANTARA, *appelant.*

Garçon!

BELLETÊTE.

Ne le dérangez-pas, je vais à la cuisine.

LANTARA.

Reste, et bois, ces gens-là sont faits pour nous servir ;
garçon!

SCÈNE XI.

Les mêmes, FRIBOURG, Mad. FRIBOURG.

FRIBOURG, *apercevant Belletête.*

Ah! bon, l'autre est revenu... oh, mon dieu, quelle tête!

LANTARA.

N'est-ce pas qu'elle est belle?

M^{me}. FRIBOURG.

Cette belle tête-là me fait peur.

LANTARA.

M. Fribourg, nous sommes enchantés, tout était excellent. (*à Belletête*) N'est-il pas vrai?

BELLETÊTE.

Excellent, voyez.

LANTARA.

A présent, chère hôtesse, auriez-vous une bonne pou-
larde à nous donner?

BELLETÊTE.

Oui, une poularde.

M^{me}. FRIBOURG.

Justement, il y en a une à la broche.

FRIBOURG.

Taisez-vous, Mad. Fribourg, et laissez-moi dire. Més-
sieurs, vous ne savez pas une chose: c'est qu'il y a une
petite usage dans ma maison.

LANTARA.

Eh bien! voyons, M. Fribourg.

FRIBOURG.

C'est qu'auparavant de faire une seconde écot, il faut
payer la première.

(13)

LANTARA.

Comment! payer avant de sortir?

FRIBOURG.

Voilà la petite usage.

M^{me}. FRIBOURG, à part.

Je n'aurais pas dit moi-même, mais il a bien trouvé cela, mon mari.

LANTARA.

Eh bien, monsieur Fribourg.

FRIBOURG.

Voilà la carte payante. (*Belletête prend la carte, Lantara la lui reprend.*)

LANTARA.

Laisse donc, cela ne te regarde pas.

BELLE TÊTE.

C'est juste.

LANTARA.

Voyons ce que nous avons dépensé, car il faut compter avec soi-même.

M^{me}. FRIBOURG.

Ah! tu vois bien, il n'y a rien à craindre.

LANTARA.

Total huit livres quinze sols, cinq sols au garçon, neuf francs... ça n'est pas trop cher.

BELLE TÊTE.

Non, cela n'est pas trop cher.

LANTARA, fouillant dans sa poche.

Ah! ah! c'est singulier.

BELLE TÊTE.

Quoi donc?

LANTARA.

Belletête?

BELLE TÊTE.

Monsieur.

LANTARA.

As-tu de l'argent sur toi?

BELLE TÊTE.

Oui, monsieur, qu'est-ce qui vous manque? J'ai le reste d'une pièce de vingt-quatre sols.

LANTARA.

Tu n'as que cela? c'est que je suis sorti sans argent.

B E L L E T Ê T E.

Eh bien, monsieur, il n'y a pas loin d'ici chez vous.

L A N T A R A.

C'est que j'ai dans l'idée qu'il n'y en a pas chez moi.

M^{me}. F R I B O U R G.

Ils se consultent.

F R I B O U R G.

Mauvais signe.

B E L L E T Ê T E.

Comment allons-nous faire, monsieur ?

L A N T A R A.

Je vais arranger cela. M. Fribourg, vous m'avez parlé franchement, je veux faire de même: je vous avoue que ne comptant point sur votre usage...

F R I B O U R G.

Eh bien, monsieur ?

L A N T A R A.

Je me trouve n'avoir point d'argent.

F R I B O U R G.

Pas d'argent !

L A N T A R A.

Mais nous sommés gens de revue.

F R I B O U R G.

Air : Monsieur Beaussac est bien méchant.

Venir déjeuner sans argent !

C'est indistret, c'est imprudent.

L A N T A R A et B E L L E T Ê T E.

Un honnête homme bien souvent

Se trouve aujourd'hui sans argent.

F R I B O U R G.

Encor' pousser l'effronterie

Jusqu'à choisir les morceaux fins,

Les morceaux chers, les meilleurs vins.

L A N T A R A.

Oui, j'en conviens, c'est une étourderie.

F R I B O U R G.

Non pas, monsieur, c'est de l'effronterie.

L A N T A R A.

Entre nous deux

Nous n'avons rien; c'est malheureux.

F R I B O U R G.

C'est affreux.

L A N T A R A.

Malheureux.

FRIBOURG.

C'est affreux.

Venir déjeuner sans argent, etc.

LANTARA et BELLETÉTE.

Un honnête homme, bien souvent, etc.

FRIBOURG.

Je n'entends rien à toutes ces choses-là : me payez-vous ?

LANTARA.

Vous vous obstinez donc à être payé sur-le-champ ?

FRIBOURG.

Oui, monsieur, sur-le-champ, à présent, tout de suite.

LANTARA.

Eh bien, monsieur, vous allez avoir votre argent... du papier.

FRIBOURG.

Comment, monsieur... qu'est-ce que c'est ?

LANTARA.

Du papier, vous dis-je.

M^{me}. FRIBOURG, *bas à son mari.*

Il va écrire à un de ses amis, pour qu'il lui envoie de quoi payer.

FRIBOURG.

C'est possible, je vais chercher du papier ; toi, ma femme ne les perds pas de vue.

SCÈNE XII

Les précédens, hors FRIBOURG.

LANTARA.

Voilà un événement bien cruel.

BELLETÉTE.

Epouvantable, inquiétant pour des gens honnêtes... et je suis presque désolé d'avoir accepté. (*il boit.*)

M^{me}. FRIBOURG.

Je suis bien fâchée de là circonstance, messieurs ; mais dans notre état... quand on ne connaît pas les personnes... vous concevez....

LANTARA.

Point d'excuse, madame. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

SCÈNE XIII.

Les précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG, *posant sur la table.*

Du papier, de la plume et de l'encre.

LANTARA.

C'est bon, laissez-nous.

FRIBOURG.

Mais, monsieur.

LANTARA.

Laissez-nous.

BELLETÊTE.

Laissez-nous.

M^{me}. FRIBOURG.

Laissons-les.

FRIBOURG.

C'est égal, je serai sentinelle par le fenêtre. (*Il sort avec sa femme*).

SCÈNE XIV.

LANTARA, BELLETÊTE.

LANTARA.

Mon ami, nous sommes dans l'embarras, il faut en sortir.

BELLETÊTE, *allant vers la porte.*

Oui, monsieur, il faut en sortir.

LANTARA, *le retenant.*

Ah... ah... tu vas poser, je vais dessiner et c'est monsieur Jacob qui paiera l'écot.

BELLETÊTE.

Monsieur Jacob, ce fameux marchand de tableaux?

LANTARA.

Ce vil brocanteur; cet avide corsaire qui m'ouvre sa bourse par spéculation, et qui me dédaigne par avarice.

BELLETÊTE.

J'entends..... Comment poserais-je ?

LANTARA.

Le verre à la main.

BELLE TÊTE.

J'aime cette pose-là. (*Il se place sur le tonneau, en attitude et le verre à la main.*) Suis-je bien ?

LANTARA.

A merveille.

BELLE TÊTE.

Air de Marianne.

Combien ma barbe vénérable
Reproduit d'êtres différens !
Des monarques, des dieux, le diable ;
Tous les états et tous les rangs.

Moyse, Aaron,

Priam, Caron,

Le vieux Nestor, le fameux Diogène :

Le froid Caten,

Titon, Pluton ;

Le grand Saint-Pierre et le docte Platon :

L'un des jours de l'autre semaine,

J'ai représenté Jupiter ;

J'étais Agamemnon hier,

Et me voilà Silène.

LANTARA.

Oui, vrai Silène.

BELLE TÊTE.

Ça va-t-il ?

LANTARA.

Je me sens en verve.

BELLE TÊTE, *venant regarder.*

Où ! comme je serai bien ! C'est de l'argent comptant.

LANTARA.

Je l'espère.

Air : Un homme, pour faire un tableau.

Ces marchands si fiers de leur bien,

Ces gros messieurs qui font la banque,

Leur papier se réduit à rien

Sitôt que le crédit leur manque.

Le mien reste toujours entier,

Quelque sottise que je fasse ;

Et je réponds que mon papier

Ne perdra jamais sur la place.

BELLE TÊTE.

Oui, je réponds que son papier

Ne perdra jamais sur la place.

Ah ! monsieur Lantara, si vous vouliez être riche !

LANTARA.

C'est fait.

BELLE TÊTE.
Votre fortune est faite ?

LANTARA.
Mon dessin est fini.

BELLE TÊTE.
Voyons.

LANTARA, *appelant.*
Garçon.

BELLE TÊTE.
Ma foi, nous avons joliment réussi.

SCÈNE XV.

Les précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG.
Qu'est-ce que c'est ?

LANTARA.
Vous connaissez *l'Arc-en-ciel* ?

FRIBOURG.
Oui, c'est ici tout près, sur le boulevard.

LANTARA.
Au moment où je vous parle, il y a une société qui mange une matelotte. Dans cette société, il y a un monsieur Jacob, remettez-lui cela, et qu'il vous donne un louis.

FRIBOURG.
Un louis cela ?

BELLE TÊTE,
C'est pour rien.

LANTARA.
Pas un sol de moins.

FRIBOURG.
Ah ça, qu'est-ce que cela signifie ?

LANTARA.
Allez.

BELLE TÊTE.
Allez...

FRIBOURG.
A la bonne heure ; mais je vais toujours prendre une petite précaution. (*Il appelle.*) Ma femme.

SCÈNE XVI.

Les précédens, Mad. FRIBOURG.

M^{me}. FRIBOURG.
Me voilà, mon ami.

FRIBOURG.

Tiens, regarde donc, je vais chercher un louis avec ce barbouillage.

M^{me}. FRIBOURG.

Ah! c'est drôle.

FRIBOURG.

Oui, c'est une petite drôlerie de ces messieurs; mais toujours, reste en faction à mon place. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

Les Précédens, excepté FRIBOURG.

M^{me}. FRIBOURG.

Mon mari, il a beau dire, cet homme-là, il a in bonne figure, et le petit dessein il est bien gentil.

LANTARA.

Eh bien, madame, cette poularde?

M^{me}. FRIBOURG.

Dans la minute. (*à part.*) Je n'ose pourtant pas la servir avant que M. Fribourg il soit revenu.

LANTARA.

Eh bien, du vin en attendant.

(*Lantara et Bellefête se remettent à table.*)

M^{me}. FRIBOURG.

Ah! du vin, à la bonne heure... François, du vin à ces messieurs.

BELLEFÊTE.

Monsieur, monsieur, regardez donc ce jeune homme qui se promène dans cette allée, n'est-ce pas le fils de M. Jacob?

LANTARA.

C'est lui-même.

BELLEFÊTE.

Il nous observe.

LANTARA, *se levant.*

Il faut que je lui parle, j'ai besoin de lui parler... Monsieur Victor, ne vous cachez pas, approchez.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, VICTOR.

V I C T O R.

Ah ! c'est vous , M. Lantara.

M^{me}. F R I B O U R G , *à part.*

Eh bien ! il connaît le jeune homme de la petite fille.

L A N T A R A .

Que faites-vous ici , monsieur ?

V I C T O R .

Vous savez que j'y viens étudier tous les matins...

L A N T A R A .

Je le sais , monsieur ; mais je sais aussi vos coupables intentions.

B E L L E T Ê T E .

Comment ! il a des intentions.

M^{me}. F R I B O U R G .

Qu'est-ce que cela veut dire ?... Messieurs , voilà du vin et un verre :

B E L L E T Ê T E .

C'est bon , le vin arrange tout.

L A N T A R A .

Verse , Belletête.

V I C T O R .

Mais , monsieur , je ne sais pas....

L A N T A R A .

Buvez , monsieur , buvez... A ta santé , mon ami... Connaissez-vous cette lettre ?

V I C T O R .

Oui , monsieur.

L A N T A R A .

A qui l'avez-vous adressée ?

V I C T O R .

Mais , monsieur....

L A N T A R A .

A qui l'avez-vous adressée ?

V I C T O R .

A mademoiselle votre fille.

M^{me}. F R I B O U R G , *à part.*

Ah ! c'est le père de la petite.

L A N T A R A .

Tu rougis , tu détournes la vue ; regarde-moi.

Air : *J' n'avions pas encor quatorze ans.*

Vois un artiste malheureux ,
 Que ta conduite désespère ;
 Tu formas des complots affreux ;
 Mais , non , ton cœur est généreux :
 Va , je n'accuse que ton père.

Eloigne-toi...

Reviens à moi :

Que ta présence me console...
 Hélas ! ton aspect me désole.
 Que ton père garde son or ,
 Je garde ma fille chérie ;
 Reste garçon toute ta vie ,
 Je t'aimais... je te hais , non , je t'aime encor.

B E L L E T Ê T E .

Quelle sensibilité ! il est tout âme.

V I C T O R .

Eh bien , monsieur , puisque vous m'aimez encore , daignez m'entendre : d'abord , vous devez bien penser que je n'ai jamais eu sur Mlle. Thérèse , que des vues légitimes.

M^{me}. F R I B O U R G , à part.

Je l'avais bien pensé tout de même.

L A N T A R A .

Honnête garçon !.. mais ton père... Allons , bois encore , touche-là , et que je ne te revoie jamais.

V I C T O R .

Mais , M. Lantara.

L A N T A R A .

Sortez , monsieur.

M^{me}. F R I B O U R G , bas à Victor.

Obezissez , mais revenez bien vite avec la petite.

V I C T O R .

Vous avez raison. Adieu M. Lantara.

L A N T A R A .

Adieu , mon cher ami. (*Il l'embrasse et le renvoie.*)
 Va-t-en.... Il me fend le cœur.

B E L L E T Ê T E .

Et moi donc ! pauvre jeune homme ! on est quelquefois bien malheureux d'être le fils de son père.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG.

M. Lantara, car je sais votre nom à présent, et que je sais aussi que vous êtes un homme avec des talens beaucoup. M. Jacob, il a reconnu tout de suite votre petit ouvrage; il en est bien content, et toute sa compagnie aussi.

M^{me}. FRIBOURG.

Tu vois donc bien que j'avais jugé comme il faut.

FRIBOURG.

Seulement, il n'en offre que douze francs, je n'ai pas voulu le laisser sans vous prévenir, mais je vais lui reporter, n'est-ce pas?

LANTARA.

Donnez.

FRIBOURG.

Ah! vous allez y faire quelques petits enjolivemens pour douze francs de plus... Comment! vous déchirez... et payer le dépense...

LANTARA.

Est-ce que vous n'avez plus de papier?

M^{me}. FRIBOURG.

Pardonnez-moi, monsieur, il y en a encore.

FRIBOURG.

Eh vite, ma femme; une main de papier à monsieur.

(Elle sort.)

BELLETÊTE.

C'est bien, M. Lantara, c'est digne de vous.

FRIBOURG.

Eh quoi, monsieur! vous jettez comme cela douze francs à vos pieds!

LANTARA.

Cela vous étonne?

FRIBOURG.

Air: *Si Dorilas.*

Quoi! douze francs; c'est une extravagance.

LANTARA.

Et que m'importe un vil métal!

F R I B O U R G.

Ce vil métal est payé la dépense ;
Ce que vous faites est fort mal.

B E L L E T Ê T E.

Il est toujours original.

L A N T A R A.

Des connaisseurs je cherche les suffrages ;
Pour eux seuls je veux réussir.
Plutôt cent fois détruire mes ouvrages
Qu'un instant les voir avilir.

SCÈNE XX.

Les Précédens , Mad. F R I B O U R G , V I C T O R et
T H É R È S E.

M^{me}. F R I B O U R G.

Voilà la main de papier.

B E L L E T Ê T E.

Qu'est-ce que vous allez dessiner à présent ?

L A N T A R A.

Je n'en sais rien , ce qui me passera par la tête.

M^{me}. F R I B O U R G.

Bon , voici déjà les jeunes gens revenus.

*Les jeunes gens paraissent au fond du théâtre , et mad.
Fribourg va au-devant d'eux.)*

M^{me}. F R I B O U R G.

Air : *Porte à la pauvre mère.*

Venez , point de contrainte ,
Aimables jeunes gens ;
Faites parler sans crainte
Vos cœurs intéressans

T H É R È S E.

Mon père est en courroux

M^{me}. F R I B O U R G.

Eh non , rassurez-vous

L A N T A R A , *se parlant à lui-même.*

Ce corsaire en peinture

Méconnaît la nature ?

V I C T O R et T H É R È S E.

Tombons à ses genoux.

L A N T A R A.

Laissez-moi.... levez-vous.

ENSEMBLE.

LANTARA, *à part.*
 O ciel ! quelle contrainte !...
 Qu'ils sont intéressans !
 De leur touchante plainte
 Redoutons les accens.

FRIB. M^{me}. FRIB. BELLETÉ.
 Allons, point de contrainte.
 Aimables jeunes gens,
 Faites parler sans crainte
 Vos cœurs intéressans.

VICTOR et THÉRÈSE.

Sensible à notre plainte,
 Vous jugez nos tourmens ;
 Montrez-nous sans contrainte
 De plus doux sentimens.

VICTOR, *à Lantara.*

Monsieur Lantara, j'ai lu dans votre cœur, il est bon ;
 vous ne serez pas inexorable.

THÉRÈSE.

Victor ne vous demande que le temps de fléchir son père.

LANTARA.

Ne cherchez pas à m'attendrir, je suis occupé.. Ma fille,
 faites vos adieux à ce jeune homme, je vous défends de le
 revoir.

VICTOR.

Quoi ! monsieur Lantara.

LANTARA.

Taisez-vous ; éloignez-vous, monsieur... demeurez,
 mademoiselle.

THÉRÈSE.

Mais, enfin.

LANTARA.

J'ai tout dit.

THÉRÈSE.

Adieu, Victor.

VICTOR.

Adieu, ma chère Thérèse.

LANTARA, *jetant ses yeux sur eux.*

Un moment, mes enfans.

THÉRÈSE.

Vous vous attendrissez !

LANTARA.

Non ; mais restez comme vous êtes.. ton portefeuille,
 ma fille... prolongez vos adieux.

M^{me}. FRIBOURG, *donnant le portefeuille à Lantara.*

Voilà le portefeuille.

BELLETÉTE.

Comment faut-il poser ?

LANTARA.

A genoux.

BELLETÉTE.

Me voilà pupitre.

FRIBOURG.

Ah ! quel drôle de loustic !

M^{me}. FRIBOURG.

Oh ! le joli dessein que cela va faire !

LANTARA, *dessinant*.

C'est bien, ne quitte pas sa main ; le regard bien tendre, ma fille.

TRIO de ma douceur insigne.

VICTOR.

Écoutez votre père ;
Suivons bien ses leçons.

THÉRÈSE.

Mais que veut-il donc faire ?

VICTOR.

N'importe ; obéissons

M^{me}. FRIBOURG.

Ah ! quels touchans adieux !

LANTARA.

Que d'amour dans leurs yeux !

THÉRÈSE et VICTOR.

Faut-il qu'on nous sépare ?

LANTARA.

Père injuste et barbare !

FRIBOURG.

Comme il a du talent !

M^{me}. FRIBOURG.

C'est déjà ressemblant.

FRIBOURG, M^{me}. FRIBOURG, BELLETÉTE.

Ce tableau m'intéresse,
Ah ! ces pauvres enfans !
J'éprouve leur tristesse,
Je ressens leurs tourmens.

THÉRÈSE, VICTOR.

Je t'aimerai sans cesse ;
Peut-être avec le temps,
Notre vive tendresse
Fléchira nos parens.

LANTARA.

Ma fille m'intéresse ;
Mais malgré ses tourmens,
Il faut que l'amour cesse
A la voix des parens.

Ensemble.

LANTARA.

Ne vous impatientez pas, mes amis, c'est bien avancé.

VICTOR.

Oh ! ne vous pressez pas, monsieur Lantara.

BELLE TÊTE.

Il n'est pas pressé le jeune homme, je le crois ; il ne me ressemble guère... moi qui pose tous les jours.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

J'ai tous les jours nouveaux ennuis,
Et je fais un métier fort triste,
Pourquoi cela ? c'est que je suis
Seul en face de mon artiste...
Les yeux fixés sur tant d'attraits,
Combien j'aurais de patience ;
Ah ! jamais je ne me plaindrais
De la longueur de la séance.

LANTARA.

Lantara fecit ; ajoutons un titre : séparation, regrets, désespoir de deux amans aussi intéressans qu'infortunés.

FRIBOURG.

Qu'est-ce qu'il a donc dans la tête, celui-là ?

LANTARA.

Retournez à *l'Arc-en-ciel*, remettez ce dessin à monsieur Jacob.

VICTOR.

Eh quoi ! mon père...

M^{me}. FRIBOURG, *à part.*

Le marchand de tableaux, il est son père.

LANTARA.

Qu'il vous en donne deux louis, et n'oubliez pas de lui dire ce que j'ai fait du premier.

FRIBOURG.

Comment deux louis ! c'est juste. Dans l'autre, il n'y avait qu'un vieux visage, ici, il y a deux jolies figures.

M^{me}. FRIBOURG.

C'est moi qui me charge de porter le dessin.

FRIBOURG.

Mais, ma femme...

M^{me}. FRIBOURG.

Je veux être utile à cette jeunesse, resté, à ton tour, la sentinelle.

SCÈNE XXI.

Les précédens , excepté Mad. FRIBOURG.

FRIBOURG.

Va tranquille , ma femme , la sentinelle à présent il n'est plus nécessaire ! Brave homme... M. Lantara , la poularde quand il vous plaira.

LANTARA.

Ah ! mon ami , je n'ai plus faim.

BELLE TÊTE.

Oh ! non ; la sensibilité...

LANTARA.

La tendresse paternelle.

FRIBOURG , *appelant.*

François , François. (*d Lantara*) Vous entendez que je ne suis plus inquiet pour la dépense , à présent. (*François vient*) Ah ! te voilà , écoute. (*Il lui parle bas , François sort*),

VICTOR.

Mon père à *l'Arc-en-Ciel* , un dessin que M. Lantara lui envoie ! qu'est-ce que cela veut dire ?

THÉRÈSE.

Je ne le sais pas plus que vous , mais j'ai bonne espérance.

VICTOR.

Moi , j'ai bien peur.

FRANÇOIS , *apportant une bouteille.*

Monsieur.

FRIBOURG.

C'est bon... Monsieur le peintre , j'espère au moins que vous ne me ferez pas la disgrâce pour ne pas accepter un verre de bon vin vieux de Volney ; celui-là , il sera pas sur la carte.

LANTARA.

Vous m'avez bien jugé , j'accepte.

BELLE TÊTE.

Nous acceptons.

FRIBOURG.

Savez-moi cela en connaisseurs.

LANTARA.

Oh ! oh !

Air : *De tous les dîners , le meilleur.*

C'est du Volney le plus exquis.

F R I B O U R G.

Je n'en vends à personne ;
Je le bois avec mes amis.

B E L L E T Ê T E.

Et monsieur nous en donne.

F R I B O U R G.

Sans le vin point de vrai bonheur !
Il inspire
Un joyeux délire !

Sans le vin point de vrai bonheur !
C'est la devise d'un bon cœur.

F R I B O U R G , B E L L E T Ê T E et L A N T A R A.

Sans le vin , etc

F R I B O U R G.

Che suis aujourd'hui d'une gaité...

Et vous , aimables tourtereaux ,
Que l'amour il rassemble ,
En buvant oubliez vos maux ,
Et chantons tous ensemble.

F R I B O U R G , B E L L E T Ê T E et L A N T A R A.

Sans le vin , etc.

T H É R È S E et V I C T O R.

Sans l'amour point de vrai bonheur ,
Il inspire

Un tendre délire !

Sans l'amour point de vrai bonheur !
Ces mots sont écrits dans mon cœur.

L A N T A R A , *embrassant Fribourg.*

Mon cher monsieur Fribourg , vous êtes bien le meilleur
homme de Suisse que j'aie jamais connu. L'excellente bou-
teille de vin que vous venez de me verser , est là. (*Mettant la
main sur son cœur.*)

B E L L E T Ê T E.

Oui , là.

F R I B O U R G , *à part.*

C'est pourtant un brave homme que cet original-là.
(*Haut.*) Mais comment se fait-il que vous n'avez pas une
petite fortune honnête , avec la facilité d'avoir de l'argent -
tout de suite sans en prendre aux autres.

L A N T A R A.

Oh ! l'argent , qu'est-ce que l'argent ? mes crayons , ma
palète , mon modèle...

B E L L E T Ê T E.

Voire ami , monsieur l'antara.

L A N T A R A.

La considération d'un homme tel que vous...

FRIBOURG.

Mais votre enfant, cette jolie petite fille, il faut l'établir.

LANTARA.

Ah ! mon ami, quel mot avez-vous prononcé ! je suis forcé d'en convenir, j'ai des reproches à me faire, oui, jusqu'ici...

Air : *Ah ! rendez grâce à la nature.*

Peu soigneux de mes intérêts ;
Content de chanter et de boire ;
Sur le profit je m'endormais :
Je n'envisageais que la gloire.
Vous venez de me réveiller ;
En moi la voix du sang murmure.
Désormais je vais travailler
Pour la gloire et pour la nature.

FRIBOURG.

Eh bien, voilà ce qui s'appelle penser en homme, et je vois qu'à présent vous allez avoir de la raison comme un Suisse.

BELLETÈTE.

Achevons la bouteille.

SCÈNE XXII.

Les précédens, Mad. FRIBOURG, JACOB, Chœurs de Brocanteurs.

M^{me}. FRIBOURG, à M. Jacob.

Venez, monsieur, vous allez voir comme tous ces gens-là sont dans le chagrin.

LANTARA, BELLETÈTE, FRIBOURG, LES DEUX ENFANS.

ENSEMBLE.

Refrain de l'air à boire.

Sans le vin, point de vrai bonheur, etc.
Sans l'amour point de vrai bonheur, etc.

JACOB.

Vous appelez cela du chagrin ?

VICTOR.

Mon père!...

THÉRÈSE.

Je tremble.

V I C T O R.

Voilà le moment difficile.

M^{me}. F R I B O U R G.

M. Lantara, voilà M. Jacob qui a voulu venir lui-même, et messieurs ses confrères qui le suivent. (*Bas aux jeunes gens*) J'ai déjà touché un petit mot en faveur pour vous.

J A C O B.

Comment, M. Lantara, vous avez déchiré votre premier dessin ?

L A N T A R A.

Oui, monsieur, et si l'on ose marchander celui-ci...

J A C O B.

Oh ! je le tiens.

L E S M A R C H A N D S.

Chœur des Petits-Savoyards.

Ah ! quelle touche, ah ! quel talent !

Et certes, je dois m'y connaître ;

Les dessins d'un tel maître,

C'est la fortune d'un marchand.

J A C O B.

Doucement, messieurs, ce dessin est à moi. (*à Lantara*) Vous êtes cher aujourd'hui ; mais c'est égal, voilà deux louis que j'apporte bien vite, pour empêcher un second malheur.

L E P R E M I E R M A R C H A N D.

Un moment, M. Jacob, j'en donne trois.

L E S E C O N D M A R C H A N D S.

J'en donne quatre.

L E T R O I S I È M E M A R C H A N D.

Cinq.

L E P R E M I E R M A R C H A N D.

Cinquante écus.

M^{me}. F R I B O U R G.

Ah ! voilà le dessin à l'enclère.

F R I B O U R G.

Cinquante écus la feuille de papier !

J A C O B.

Mais c'est affreux, messieurs ; mes chers confrères, m'avez-vous jamais vu aller sur vos marchés ?

L A N T A R A.

Messieurs, vous connaissez bien peu Lantara, ma parole

est sacrée, j'ai mis moi-même le prix à mon dessin, vous ne l'aurez pas pour cent écus, M. Jacob l'aura pour deux louis. (*A Fribourg*) Tenez, payez-vous, je reviendrai pour le reste.

BELLE TÊTE.

Oui, nous reviendrons.

FRIBOURG.

Ah! pour le coup, c'est un brave homme.

LE PREMIER MARCHAND.

S'il voulait travailler pour moi!

LE SECOND MARCHAND.

Si je pouvais l'accaparer!

BELLE TÊTE.

Quelle grandeur d'âme!

JACOB.

Un marchand n'aurait pas fait cela.

LE PREMIER MARCHAND.

M. Lantara, il faut absolument que vous fassiez affaire avec moi.

LE SECOND MARCHAND.

Avec moi.

LE TROISIÈME MARCHAND.

Avec moi.

CHŒUR.

Air : Quand Duguesclin.

Quand aux beaux arts on veut être utile
Il ne faut pas lésiner sur l'argent;
Pour s'attacher un artiste habile
On ne saurait trop payer son talent.

LE PREMIER MARCHAND.

Je vous ferai les plus grands avantages.

LE SECOND MARCHAND.

La préférence, et vous serez content.

LE TROISIÈME MARCHAND.

Au poids de l'or, je paierai vos ouvrages.

LE PREMIER MARCHAND.

Point de crédit, toujours argent comptant.

T O U S.

Quand aux beaux arts, etc.

LE PREMIER MARCHAND.

Venez chez moi ; bon gîte et bonne chère.

L A N T A R A.

Mes chers messieurs, que vous m'embarrassez !

LE SECOND MARCHAND.

J'ai du bon vin que je n'épargne guère.

L A N T A R A.

Ah ! mon ami, que vous m'attendrissez !

T O U S.

Quand aux beaux arts, etc.

J A C O B.

Messieurs, je lui propose plus que vous ne pourriez lui donner tous ensemble ; qu'il s'engage à ne travailler que pour moi, et je lui donne mon fils pour sa fille.

M^{me}. F R I B O U R G.

M. Lantara, vous devez la préférence à M. Jacob.

L A N T A R A.

Cruel homme, tu as trouvé le chemin de mon cœur, je suis tout à vous.

V I C T O R.

Ah ! mon père.

T H É R È S E.

Quel bonheur !

LE PREMIER MARCHAND.

Nous n'avons plus rien à faire ici.

L A N T A R A.

Allez, messieurs, vous serez de la noce. (à Jacob) Vous voyez ce que peut l'amour paternel.

J A C O B.

J'entends bien.

Air : *Un matin que Gros-René.*

Je veux croire qu'en effet

Vous êtes bon père ;

Mais comme il faut parler net.

Pour finir l'affaire ;

Que donnez-vous à nos enfans ?

L A N T A R A.

Je leur donne vingt mille francs,

En tableaux à faire.

J A C O B.

Mais vous les ferez ?

L A N T A R A.

J'en donne ma parole.

M^{me}. F R I B O U R G.

Il vient de prouver, je crois, qu'elle était bonne.

J A C O B.

Embrassez-moi, ma fille.

L A N T A R A.

Embrassez-moi, mon garçon. Mad. Fribourg, nous ferons la noce chez vous.

M^{me}. F R I B O U R G.

Ah ! voilà le joli petit mariage qu'il est décidé... M. Lantara, à cause de l'événement, vous ferez le portrait de mon mari, n'est-ce pas ?

F R I B O U R G.

Non, mon femme, M. Lantara il nous fera un jolie enseigne.

M^{me}. F R I B O U R G.

Et bien, mon ami, ce sera ton bonne figure, et nous écrirons, au bon Suisse.

V A U D E V I L L E.

Air nouveau de M. DOCHE.

L A N T A R A.

Comme au cabaret qu'on fronde,
 Mes enfans, songez-y bien,
 Dans le commerce du monde,
 Chacun doit mettre du sien.
 D'argent, d'esprit ou d'adresse
 Sachous donc nous faire un lot;
 Car il faut avoir sans cesse
 De quoi payer notre écot.

B E L L E T Ê T E.

Du talent, sur la finance,
 L'avantage est éminent;
 Tous ces riches d'importance
 Ne peuvent rien sans argent.
 Dans l'embarras qu'il éprouve,
 Plus d'un eût été bien sot...
 Lui, dans son crayon il trouve
 De quoi payer son écot.

V I C T O R.

Agnès est jeune et gentille ;
 Elle épouse un vieux Crésus
 Qui, pour séduire la fille,
 A fait sonner ses écus.
 Chez Plutus on le renomme,
 Et bien ample est son magot ;
 Mais aura-t-il, le cher homme,
 De quoi payer son écot.

J A C O B.

Malgré les fréquens reproches
 Des mamans et des maris,
 Nos élégantes, sans poches,
 S'en vont partout dans Paris.
 Cette mode, chez les femmes,
 Contre nous est un complot ;
 Car, partout, avec ces dames
 Il faut payer leur écot.

M^{me}. F R I B O U R G.

Le voisin et la voisine,
 Avec leur petit cousin,
 Bien souvent, à la sourdine,
 Chez nous font un goûter fin...
 Le mari, d'humeur joviale,
 Chante et rit comme un nigaud ;
 Quand il croit qu'on le régale,
 On lui fait payer l'écot.

F R I B O U R G.

Vous voyez près d'un grisette
 Ce Gascon grand babillard ;
 Pour régaler la fillette
 L'i être toujours en retard...
 Bien loin d'agir de la sorte,
 Et presque sans dire un mot,
 Bon Suisse toujours il porte
 De quoi payer son écot.

T H É R È S E, au Public.

De cette pièce nouvelle
 Les auteurs ont fait les frais ;
 Les acteurs ont mis du zèle
 Pour obtenir un succès.
 Tous ils ont voulu vous plaire ;
 Applaudissez un peu haut,
 Et chacun, dans cette affaire,
 Aura payé son écot.

F I N.